

CARPE DIEM

« Cueille le jour »...

Tel est le sens de *carpe diem*, dont une traduction plus courante serait : « Profite du jour présent ». Métaphore, la phrase assimile implicitement le jour à une fleur, devant être cueillie dans l'instant fragile où elle est éclose. L'image rappelle donc que la Vie, comme la rose, fane si rapidement qu'il faut en jouir quand il en est temps.

Le premier à avoir exprimé ainsi qu'il faut profiter de chaque instant est le poète Horace. Dans ses Odes, il écrit en effet :

« Tandis que nous parlons, notre saison (d'où, notre Vie), ennemie, aura fui : cueille le jour, sans faire confiance au lendemain. » Horace en appelle à jouir de l'existence, sans dédaigner les transports amoureux : « Ne cherche pas à t'interroger sur ce que sera demain, et quel que soit le jour que le sort t'octroiera, tires-en les fruits et ne méprise pas les douces amours, enfant, ni les danses, tant que ton âge verdoyant ignore la Vieillesse blême. »

Avant que son sens ne s'affadisse pour devenir un lieu commun, le *carpe diem* répondait au désir des philosophes épicuriens de vivre dans le présent. Selon eux, il est la seule certitude, puisque hier n'existe plus et demain pas encore. Mais la formule a alors un sens qu'elle a perdu aujourd'hui. Tentons d'en restituer l'origine et les multiples emplois qu'elle a acquis au fil du temps.

Épicure, philosophe grec, fonde une école de pensée pour laquelle le bonheur constitue le Bien suprême. Cette finalité a été, de l'Antiquité jusqu'à nos jours, diversement comprise et parfois mal interprétée. Pour certains, Epicure prône une vie de débauches, où l'on cherche à tout prix le plaisir des sens. Parce qu'Epicure acceptait que les femmes viennent suivre son enseignement, des mauvaises langues répandaient le bruit que son école abrite des ébats illicites. Le maître et ses disciples y gagneront le surnom de « pourceaux d'Epicure ». Aujourd'hui, l'épicurisme jouit d'une bonne presse, mais n'est pas mieux compris. Quand on dit de quelqu'un que c'est un « épicurien », on entend qu'il aime les plaisirs de la chair et de la bonne chère. Mais qu'en est-il réellement de cette école de pensée qui prône la quête du bonheur ?

Loin de défendre la débauche, Epicure prône une morale stricte. Et si on ne le comprend pas, ou plus, de nos jours, c'est parce que le mot « bonheur » a changé de sens. Pour le philosophe antique, il se confond avec l'ataraxie, c'est-à-dire l'absence de troubles. Vivre heureux exige d'éviter la douleur du corps et l'inquiétude de l'esprit. Cette forme de sagesse se fonde sur une doctrine matérialiste. S'appuyant sur l'atomisme de Démocrite, Epicure considère que le monde est constitué entièrement de matière et de vide. La matière se compose d'atomes infinis et toujours en mouvement. Selon Épicure, ils se déplacent de haut en bas, mus par leur poids, mais leur trajectoire est légèrement inclinée. Du fait de cette inclination, nommée *clinamen*, les atomes se rencontrent et forment des agrégats, qui eux-mêmes forment des corps. De plus, comme le nombre d'atomes est infini et qu'il se déploie dans le vide, également infini, selon une durée infinie, il faut imaginer une pluralité de mondes, en plus du nôtre. Épicure refuse donc une vision ethnocentrique, où notre univers serait le centre de la Création. Les dieux ne l'ont pas conçu et ne le contrôlent pas. Il n'y a donc rien à craindre d'eux. D'autant que, selon le philosophe, ils ne s'intéressent pas aux hommes.

À cette idée, s'en ajoutent trois autres, qui forment le socle de l'éthique épicurienne. La première : on ne doit pas craindre la mort. Pourquoi ? Parce qu'elle est absence, néant. On ne saurait donc avoir peur d'une chose qui n'existe que quand nous n'existons plus. La seconde : la douleur est supportable, car limitée dans le temps. La troisième : le bonheur est accessible, pourvu que l'on distingue la jouissance désordonnée de l'ataraxie. Mais cela suppose, contrairement à ce qu'on a pensé plus tard, de maîtriser ses passions afin de ne rechercher que la paix que l'homme peut atteindre. Ainsi, la quête du pouvoir ou de l'argent est néfaste car elle est illimitée. En tant que telle, elle ne peut engendrer qu'une perpétuelle insatisfaction. Il faut donc consommer le bonheur avec modération...

La postérité n'a pourtant retenu de cette philosophie que la quête du bonheur, souvent déformée en soif de plaisirs. Le carpe diem reflète fort bien cette incompréhension. Au départ, il s'agit bien d'épicurisme. Cueillir le jour, c'est refuser de vivre dans une nostalgie stérile ou dans une attente vaine du futur; c'est accepter le présent, seule réalité certaine. Mais dès le XVI^e siècle, les poètes se saisissent du thème pour l'intégrer dans le discours amoureux.

Le carpe diem s'épanouit particulièrement à la Renaissance, période durant laquelle certains auteurs affirment leur volonté de créer un monde nouveau. Un monde où, comme y invite François Rabelais, on peut rire, où l'on peut boire et festoyer. Le jeu constitue ainsi une dimension primordiale de l'exhortation à jouir de l'instant. Et le rire, considéré longtemps comme diabolique, devient salvateur. Ceux qui le haïssent, les « agelastes » comme les nomme Rabelais, sont de dangereux fanatiques refusant la vie. Montaigne cherche également à réintroduire le plaisir dans la vie et dans la pensée. Pour le penseur, la philosophie épicurienne constitue une ascèse méritoire, visant à rechercher la paix intérieure. Elle peut aller de pair avec une morale rigoureuse, comme en témoigne l'utopie de Thélème dépeinte par Rabelais :

« Toute leur vie [la vie des habitants de Thélème] était régie non par des lois, des statuts ou des règles, mais selon leur volonté et leur libre arbitre. Ils sortaient du lit quand bon leur semblait, buvaient, mangeaient, travaillaient, dormaient quand le désir leur en venait. Nul ne les éveillait, nul ne les obligeait à boire ni à manger, ni à faire quoi que ce soit. Ainsi en avait décidé Gargantua. Et toute leur règle tenait en cette clause : FAIS CE QUE VOUDRAS.

Parce que les gens libres, bien nés, bien éduqués, vivant en bonne société, ont naturellement un instinct, un aiguillon qu'ils appellent honneur et qui les pousse toujours à agir vertueusement et les éloigne du vice. Quand une vile et contraignante sujétion les abaisse et les asservit, pour déposer et briser le joug de servitude ils détournent ce noble sentiment qui les inclinait librement vers la vertu, car c'est toujours ce qui est défendu que nous entreprenons, et c'est ce qu'on nous refuse que nous convoitons.

Grâce à cette liberté, ils rivalisèrent d'efforts pour faire, tous, ce qu'ils voyaient plaire à un seul. Si l'un ou l'une d'entre eux disait: "buvons", tous buvaient; si on disait: "jouons", tous jouaient; si on disait: "allons nous ébattre aux champs", tous y allaient.[...]

Pour ces raisons, quand le temps était venu que l'un des Thélémistes voulut sortir de l'abbaye, soit à la demande de ses parents, soit pour d'autres motifs, il emmenait avec lui une des dames, celle qui l'avait choisi pour chevalier servant, et ils étaient mariés ensemble. Et s'ils avaient bien vécu à Thélème en affectueuse amitié, ils cultivaient encore mieux cette vertu dans le mariage; leur amour mutuel était aussi fort à la fin de leurs jours qu'aux premiers temps de leurs noces. »

Et si l'idéal de chasteté continue à s'exercer dans les relations amoureuses, il est contrebalancé par des exhortations fort explicites « jouir de la vie », et donc de son corps. Au Moyen Age, le phénomène religieux avait pourtant fortement contraint la jouissance des sens. Le bonheur y devait être recherché dans l'au-delà, non point ici-bas. La faute d'Eve lie irrémédiablement le péché et la chair. Jouir de son corps est donc proscrit par la morale catholique. Mais le XVI^e siècle constitue une « renaissance » qui est également celle des sens. Le carpe diem y gagne des accents à la fois charnels et ludiques. Car les poètes de la Renaissance vont s'emparer de l'idée et l'intégrer à leur argumentation pour fléchir la rigueur de leur maîtresse. Le thème horatien devient donc un jeu rhétorique. Il ne faut surtout pas gommer cette dimension ludique, si l'on veut comprendre comment les poètes utilisent le carpe diem. Car il y a beaucoup d'irrévérence dans les vers de leurs recueils. Et il convient d'entendre le rire, derrière la fausse plainte. Car que disent-ils, ces auteurs vénérables ?

Au départ, il y a l'idée de la mort, du vieillissement. « Tout passe », telle pourrait être le fondement du carpe diem à la Renaissance. Mais, depuis Epicure, la mort ne signifie plus la même chose. L'avènement du catholicisme en a transformé le sens. Il n'est plus question de penser que la mort n'existe que lorsque nous n'existons plus et qu'il n'y a pas lieu de la craindre. Bien au contraire, selon la morale catholique, notre vie terrestre n'est qu'un prélude à la vie céleste. Rapide, fugitive, elle ne « dure qu'un jour ». Il convient donc de profiter de ce bref passage terrestre.

Les poètes se saisissent de l'argument pour menacer leur maîtresse. La vie est brève, lui rappellent-ils, de même que leur beauté. A ce titre, ils invitent la femme à profiter de sa jeunesse... en s'offrant à eux ! Il y a, dans cette requête impertinente, autant d'humour que d'audace. Sans doute y a-t-il aussi du défoulement. Car nombre de leurs poèmes déplorent la cruauté de la femme. Ils s'inspirent souvent de la philosophie néo-platonicienne, qui considère que le degré d'amour le plus élevé est celui qui unit les âmes des amants, non point leurs corps. Contre ce courant du néo-platonisme, le *carpe diem* affirme le plaisir de l'union charnelle. La rose, qui se fane rapidement, constitue la métaphore par excellence de ces poèmes. Elle désigne la vie comme la beauté féminine. Il ne s'agit donc plus de suivre le sage épicurien, qui n'aspire qu'à ce qu'il peut obtenir, mais d'appeler sa « dame » à plus de clémence. Dans le discours amoureux, l'appel change de signification et devient une incitation explicite au plaisir charnel.

Pour certains clercs, la fugacité de l'existence est une raison de la mépriser ; pour certains poètes, une raison de s'abandonner au plaisir immédiat. Les poètes rappellent donc à la femme aimée la fugacité de la vie et de sa beauté. Mais ils y ajoutent un nouvel affront : à cette brièveté des choses humaines s'oppose l'éternité de leur génie. Car le thème de la fuite du temps leur permet de valoriser le travail poétique qui, lui, est éternel. Un siècle plus tard, Pierre Corneille rappelle ainsi à une jeune actrice :

Chez cette race nouvelle
Où j'aurai quelque crédit,
Vous ne passerez pour belle
Qu'autant que je l'aurai dit.

Pensez-y, belle Marquise, .
Quoiqu'un grison fasse effroi,
Il vaut bien qu'on le courtise
Quand il est fait comme moi.

La « race nouvelle », c'est la postérité, celle qui lira les vers du poète. Cruellement, Corneille rappelle à la jeune femme qu'elle ne sera plus que cendres, quand lui-même, grâce à l'écriture, restera toujours jeune. La beauté passera rapidement ; quand elle sera fanée, elle ne subsistera plus que dans les vers du poète. Le thème du *carpe diem* est donc très lié à une réflexion sur l'art : au jour, que l'on doit cueillir en raison de sa fugacité, répond l'éternité de la parole créatrice.

Aujourd'hui, le *carpe diem* est à la mode. Il est fortement revenu en grâce à la suite du *Cercle des poètes disparus* (1990) de Peter Weir. Un jeune garçon timide est envoyé dans une pension aussi prestigieuse que sévère. Son professeur de lettres, Monsieur R. Keating (joué par Robin Williams), va bouleverser sa vie et celle de ses camarades. Il leur enseigne en effet ce que signifie *carpe diem*. Dans le film, l'invitation d'Horace est traduite par « Profite du jour présent ». C'est en ce sens qu'on l'entend généralement aujourd'hui: un hédonisme, une incitation joyeuse à aimer la vie.

Elsa MARPEAU